

## Le don véritable

### Ouverture :

Si nous sommes venus ici ce matin,  
c'est peut-être parce que dire Dieu  
ne nous est pas inconcevable et que...

*Il nous surprend quand nous sommes habitués,  
il nous reprend quand nous sommes égarés,  
il nous prend quand nous sommes perdus.*

*C'est un Dieu vivant qui se met en quête de l'homme,  
non pas un Dieu qui demeure, mais un Dieu qui vient.  
Il est moins le but que le chemin,  
moins le terme que la brèche,  
moins l'horizon que la marche.  
Dieu vivant, Dieu vivifiant.*

*Il est aussi ! le Dieu qui dans sa marche reste constant.  
Il est fidèle à ce qu'il annonce.  
Il se laisse rappeler ce qu'il a promis.  
On le retrouve tel qu'on l'a connu.  
On peut retourner à lui, sans qu'il manque à nos revoirs.  
Dieu vivant, Dieu qui ne change pas.*

*En même temps, il est un Dieu patient.  
Il est endurent et non pas dur.  
Il ressurgit là où il a été négligé, incompris, raillé, rejeté.  
Il est patient, c'est-à-dire actif et non passif.  
Il tourne à nouveau sa face vers nous.  
Dieu vivant, Dieu qui ne renonce pas.*

*Dieu est un Dieu nouveau  
Qui se fait entendre différemment,  
comme si c'était d'un autre que lui dont nous étions fatigués.  
Dieu vivant, Dieu profond<sup>1</sup>.*

---

<sup>1</sup> D'après André Dumas, in *Cent prières possibles*

## Luc 14, 1-15 : Jésus invité pour un repas chez un des chefs des pharisiens

Un jour de sabbat,  
Jésus était venu manger le pain chez  
l'un des chefs des pharisiens,  
et ceux-ci l'observaient.

Un hydropique était devant lui.  
Jésus demanda aux spécialistes de la  
loi et aux pharisiens :  
Est-il permis ou non d'opérer une  
guérison pendant le sabbat ?

Ils gardèrent le silence.  
Alors il prit le malade, le guérit et le  
renvoya.  
Puis il leur dit : Lequel de vous, si son  
fils ou son bœuf tombe dans un puits,  
ne l'en retirera pas aussitôt, le jour du  
sabbat ?  
Et ils ne furent pas capables de  
répondre à cela.

Il adressa une parabole aux invités  
parce qu'il remarquait comment ceux-  
ci choisissaient les premières places ;  
il leur disait :  
Lorsque tu es invité par quelqu'un à  
des noces,  
ne va pas t'installer à la première place,  
de peur qu'une personne plus  
considérée que toi n'ait été invitée,  
et que celui qui vous a invités l'un et  
l'autre ne vienne te dire :  
« Cède-lui la place. »  
Tu aurais alors la honte d'aller  
t'installer à la dernière place.

Mais, lorsque tu es invité,  
va te mettre à la dernière place,  
afin qu'au moment où viendra celui qui  
t'a invité, il te dise :

« Mon ami, monte plus haut ! »  
Alors ce sera pour toi un honneur  
devant tous ceux qui seront à table  
avec toi.  
En effet, quiconque s'élève sera  
abaissé,  
et celui qui s'abaisse sera élevé.

Il disait aussi à celui qui l'avait invité :  
Lorsque tu donnes un déjeuner ou un  
dîner,  
ne convie pas tes amis, ni tes frères,  
ni les gens de ta parenté, ni des voisins  
riches,  
de peur qu'ils ne te rendent ton  
invitation  
et qu'ainsi tu sois payé de retour.  
Mais lorsque tu donnes un banquet,  
invite des pauvres, des estropiés, des  
infirmes, des aveugles.  
Heureux seras-tu, parce qu'ils n'ont  
pas de quoi te payer de retour !  
En effet, tu seras payé de retour à la  
résurrection des justes.

Après avoir entendu cela, un de ceux  
qui étaient à table lui dit :  
Heureux celui qui mangera le pain  
dans le royaume de Dieu !

### Le don...

Un jour de sabbat, Jésus entre dans la maison d'un des chefs des pharisiens pour, dit le texte biblique, *y manger du pain*. Ce n'est pas la première fois que Jésus est ainsi invité chez des pharisiens, d'ailleurs certains d'entre eux viennent tout juste de le prévenir que le roi Hérode Antipas cherche à le tuer. Il y a donc une certaine proximité entre lui et eux. Proximité et distance en même temps, comme si on n'était jamais aussi éloigné des personnes avec lesquelles on serait proche. C'est bien connu, les pires éloignements, les plus insurmontables, se vivent au sein des familles. Jésus et les pharisiens, une histoire de proximité et de rejet, d'accord et de divergence.

Auparavant, Simon le pharisien l'a reçu chez lui pour un repas également. Au cours de celui-ci, une femme connue pour être une pécheresse – sans que l'on sache en quoi elle est connue pour cela – est venue par derrière Jésus, s'est mise à ses pieds, les a baignés de ses larmes, essuyés de ses cheveux, les a parfumés et embrassés. Étonnement du pharisien auquel Jésus répond par cette phrase à la fois simple et sublime : *Simon, j'ai quelque chose à te dire*. S'en suit un enseignement en parabole sur l'accueil et le pardon.

Un peu plus tard, un autre pharisien l'invite aussi pour un repas. Jésus s'y rend, mais il n'accomplit pas les gestes rituels de purification avant de passer à table. À nouveau étonnement du pharisien, qui lui reste anonyme, et réponse cinglante de Jésus qui dénonce l'attitude de celles et ceux qui se réclament de la pureté quant à l'extérieur, quant à l'apparent respect des règles, mais qui ont perverti la Loi de Dieu en en faisant une série de règlements qui confisquent le sens de la Loi, qui en ôtent *la clé de la connaissance*. Sur ceux-là, sur celles-là, *quel malheur !* Dès lors, les scribes et les pharisiens veulent piéger Jésus en le faisant parler le plus possibles sur toutes sortes de sujets.

C'est dans ce contexte que prend place ce troisième repas, cette fois-ci chez l'un des chefs des pharisiens, rien de moins. Jésus y est observé, épié. Il se sait attendu au tournant, et pourtant il y va. Il sait qu'à la moindre occasion, les pharisiens n'hésiteront pas à se saisir de ce qu'il aura dit ou fait, ou de ce qu'il n'aura pas fait ou pas dit – parce qu'en l'occurrence les non-dits et les non-faits sont aussi importants que les paroles et les gestes – et les retourneront contre lui.

Troisième repas, donc symboliquement le sommet, celui où tout se joue. Mais pourquoi des repas ? Parce que plus qu'un autre, un repas est un moment de rencontre en vérité. Partager un repas, c'est manger aux mêmes plats. C'est aussi prendre ensemble ce qui nourrit le corps, mais pas seulement car un repas est fait de tout ce qui est échangé de paroles, de regards, de gestes. Partager un repas, c'est alors aller plus loin dans la rencontre et la connaissance des convives – étymologiquement celles et ceux qui vivent ensemble – par la révélation des goûts et des dégoûts, des personnalités. Manger ensemble, c'est vivre une expérience de vie commune et cela peut amener à l'amour ou au désamour. Ce n'est pas pour rien qu'un amour commence souvent par une invitation à partager un repas. Inversement, le plus fort des symboles de séparation est dans les assiettes jetées au sol ou à la figure, cassées pour dire que ce qui jadis réunissait autour d'une table commune, d'une manducation simultanée n'existe plus, que le lien de se nourrir l'un à l'autre est brisé à tout jamais, est à terre en mille morceaux qui ne pourront être recollés.

Troisième repas... en un mot : ça passe ou ça casse ! Et qui plus est, pas n'importe lequel : invitation à manger ensemble le pain. Dit autrement : le pain sera partagé et les convives seront des compagnons, des co-pains. Ou bien ils ne le seront définitivement pas et ce sera la rupture irrémédiable. Au cours de son ministère, Jésus nourrira une foule en multipliant les pains. Et à la fin de sa présence parmi ses disciples, il instituera ce repas encore célébré à travers les siècles, autour d'un peu de pain partagé pour dire la fraternité et la sororité, pour signifier la communion qui existe entre lui qui a fait le premier ce geste de rompre le pain, et toutes celles et tous ceux qui refont ce même geste comme si c'était la première fois. Partage mémoriel, mémoire vivante et temps transcendé.

Voilà ce qu'aurait pu signifier ce troisième repas : le début d'une grande aventure commune de foi et de lien indéfectible. Mais il n'en est rien, il est celui de la rupture radicale. Jésus ira chercher la communion chez d'autres que les purs quant à la religion. Décidément, il

n'est pas de ceux-là, il n'est pas de chez ces gens-là... Le constat est posé au début du chapitre suivant en ces termes : *Tous les collecteurs des taxes et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre. Les pharisiens et les scribes maugréaient : il accueille les pécheurs et il mange avec eux.* Comme le chanterait Renaud : Jésus, n'est pas de leur bande, ça pue, qu'il se casse et marche à l'ombre !

Vient ensuite ce moment qui constitue le sommet du repas, lorsque Jésus interpelle celui qui l'a invité quant à la qualité des convives : lorsque tu prépares un déjeuner ou un dîner, lorsque tu organises un banquet et que tu invites des personnes qui te sont proches, des membres de ta famille, de tes amis, des gens bien et des gens de biens, tu penses leur faire l'honneur du don de ce repas, de ce banquet ? C'est une erreur, car comme l'a mis en avant l'anthropologue Marcel Mauss, le don crée la dette en ce qu'il attend, qu'il oblige à un retour, et le donataire de devenir l'obligé du donateur. L'image du repas est parlante, elle n'est pas la seule. Nous pourrions prendre l'exemple des dons aux fondations et autres associations qui sont d'autant plus importants qu'ils permettent des réductions fiscales. Consciemment ou inconsciemment, tout don appelle à un retour sur investissement. Avec en parallèle la question de la valeur du don ou de son montant. Dans la langue du Nouveau Testament, l'action de donner –  $\delta\omicron\sigma\iota\varsigma$  – est aussi la racine étymologique de la dose, notamment en médecine. Le don ou la dose doit être juste afin d'éviter le sous-dosage et son inutilité ou le surdosage et le danger qu'il entraîne.

N'y aurait-il donc aucun don véritablement désintéressé ? Si, bien sûr, il y en a et c'est la psychanalyse qui nous l'apprend. Le vrai don est celui qui vient de l'amour puisque, suivant les mots de Jacques Lacan : *aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas.* Le véritable don, est celui qui n'appelle aucun retour, qui provient non pas du plein, du déjà possédé, mais du manque existentiel. Un exemple. Au début du livre des Actes des Apôtres, il est rapporté que Pierre et Jean montent au Temple de Jérusalem à l'heure de la prière. À la Belle porte, se trouve un homme infirme depuis sa naissance. Il demande un acte de compassion, il attend des dons. Il doit en recevoir puisqu'il est là chaque jour. Cependant, il n'a pas encore reçu le don véritable qui le délivrera de son handicap, de son état de manque d'intégrité physique et lui permettra d'accéder à une autre vie. Pierre le fixe du regard, l'infirme s'attend alors à recevoir de sa part un don quelconque. Pierre prend la parole et lui dit : Je n'ai pas ce que tu attends de moi, ce que tu veux ; alors je te donne ce que je n'ai pas de moi-même, au nom de Jésus Christ. Il lui parle, lui prend la main – il ne donne pas, il prend – il lève l'homme infirme qui se laisse faire, et il marche. Mieux que cela, l'homme maintenant valide saute de joie et loue Dieu en entrant dans le Temple. Il a reçu ce qu'il n'attendait pas de la part d'un qui n'avait rien.

Tel est le don véritable, un don d'amour qui inscrit et le donateur et le donataire dans un temps présent en rupture avec le passé, ouvrant alors un avenir nouveau, déchargé du retour. Ce don vrai, totalement gratuit, s'inscrit dans la grâce et non dans le dû, ouvre à la lumière et délivre de l'obscurité – en Bretagne où j'ai passé une partie de mes vacances, le noir se dit le *du*.

Celui ou celle qui donne ainsi est dans la lumière et met en lumière celui ou celle à qui le don est destiné, lumière de l'amour. Donner ce que l'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas... en amour, cela s'appelle *décrocher la lune*... et tout l'univers d'être nouveau pour les deux partenaires débarrassés des scories du passé.

En entendant les propos de Jésus, un des invités du chef des pharisiens peut dire : *Heureux celui qui mangera le pain dans le Royaume de Dieu*. Il a compris le sens du repas, du partage du pain, de la communion et du don par amour. Reste à vivre ce royaume dès maintenant, comme un présent nouveau ouvert à l'infini de la générosité de l'amour et de la vie.

### Prière d'intercession<sup>2</sup>

Seigneur Dieu,  
c'est toi qui a tiré l'apôtre Pierre de la prison où il était gardé,  
qui a brisé les fers dont on l'avait lié et qui l'a remis en liberté.  
Tu as mille moyens en tes mains pour procurer la délivrance à tes enfants.  
Vois tous ceux qui souffrent pour toi,  
et déploie en leur faveur la force de ton bras invincible.  
Entends les cris de ceux qui sont maltraités pour leur foi,  
ceux qui reconnaissent en ton fils bien-aimé leur Seigneur,  
leur intercesseur et leur avocat.

Seigneur Jésus,  
ton Père t'a envoyé pour évangéliser les pauvres,  
pour guérir ceux qui ont le cœur froissé,  
pour publier la délivrance aux captifs.  
Dis toi-même à ceux qui sont liés de chaînes : sortez,  
et à ceux qui sont dans les ténèbres : debout,  
je suis à vos côtés.

Esprit Saint,  
à moi ton serviteur et à toute ton Église dans la liberté,  
donne-nous un esprit de résistance et de persévérance pour être tes témoins,  
donne-nous de ne pas relâcher dans la prière et l'action  
pour tous ceux qui sont persécutés, emprisonnés,  
interdits de parole, de liberté de conscience et de culte.

Seigneur,  
dans le combat pour la liberté, la justice et la vérité,  
en toute circonstance,  
que la haine et la violence ne l'emportent pas sur ton amour et ta paix.

---

<sup>2</sup> Prière de réfugiés huguenots, Amsterdam 1687

## Envoi & bénédiction

Du poète François Cheng<sup>i</sup> :

« QUAND LES ÂMES SE FONT CHANT

*Ne quémande rien. N'attend jamais  
D'être payé en retour. Le pur souffle  
Que tu propages doit faire le long tour,  
Par-delà tes jours. Te reviendra  
En orties, ou en pierres, peu importe.  
Il t'accompagnera dans ta marche.*

*Plus loin que toi le long de la Voie.*

Bruneau Jousselein, pasteur

---

<sup>i</sup> François Cheng, Quand les âmes se font chant ; éd. Bayard, 2014